

Florence Burgat

QU'EST-CE QU'UNE PLANTE ?

Essai sur la vie végétale



LA COULEUR DES IDÉES

SEUIL

QU'EST-CE QU'UNE PLANTE ?

Du même auteur

L'Animal dans les pratiques de consommation

PUF, « Que sais-je ? », 1995

Animal, mon prochain

Odile Jacob, 1997

La Protection de l'animal

PUF, « Que sais-je ? », 1997

Liberté et inquiétude de la vie animale

Kimé, 2006

Une autre existence

La condition animale

Albin Michel, « Bibliothèque idées », 2012

Ahiṃsā

Violence et non-violence envers les animaux en Inde

Maison des sciences de l'homme, « Interventions », 2014

repris sous le titre

Le mythe de la vache sacrée. La condition animale en Inde,
Rivages poche, « Petite bibliothèque », 2016. (Édition revue et réactualisée)

La Cause des animaux

Pour un destin commun

Buchet Chastel, « Dans le vif », 2015

Le Droit animalier

(avec Jean-Pierre Marguénaud et Jacques Leroy)

PUF, 2016

Vivre avec un inconnu

Miettes philosophiques sur les chats

Rivages poche, « Petite bibliothèque », 2016

L'Humanité carnivore

Seuil, 2017

Être le bien d'un autre

Payot et Rivages, 2018

FLORENCE BURGAT

QU'EST-CE QU'UNE PLANTE ?

Essai sur la vie végétale

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est publié dans la collection
« La couleur des idées »

ISBN 978-2-02-141464-6

© Éditions du Seuil, mars 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je remercie Jean-Claude Monod
pour sa lecture et ses remarques.

« D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas
et qu'un esprit boiteux nous irrite ? À cause
qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit et
qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons.
Sans cela nous aurions pitié et non colère. »

Blaise Pascal, *Pensées*

Introduction

Les plantes ne sont pas des choses. Elles vivent, mais en quel sens ? À la différence de la vie individuée, la vie végétale est une vie en réseau. Son centre est partout, sa circonférence nulle part. Le centre de la plante, son être, échappe à la pensée parce qu'il varie et se diffracte au fil d'un développement qui n'en finit jamais de bifurquer et de renaître. Ce n'est pas la mort, mais au contraire « l'immortalité potentielle¹ » qui règne dans le monde végétal. Ce fait s'explique par un mode de vie par colonie de certaines plantes, laquelle perdure au-delà des unités ponctuelles qui la composent. S'y ajoute le cas des arbres. Seule une cause extérieure met fin à leur poussée et seule une limite physique borne leur croissance en droit indéfinie². Le plus vieil arbre actuellement connu, un pin nommé l'arbre de Mathusalem, a plus de cinq mille ans et ne présente aucun signe de dégénérescence³. Selon la définition qu'en propose

1. Francis Hallé, *Plaidoyer pour l'arbre*, Nîmes, Actes Sud, 2007, p. 42. « La colonie peut être virtuellement immortelle [...]. Les arbres meurent [...] mais les causes qui les font mourir sont toujours des causes externes : le vent, le feu, le froid, des pathogènes, un glissement de terrain, ou la tronçonneuse de l'exploitant forestier » (p. 43).

2. Jacques Tassin, *Penser comme un arbre*, Paris, Odile Jacob, 2018 : « Un arbre ne meurt jamais de sa belle mort mais parce qu'une force externe l'a déraciné, brisé, corrompu ou brûlé » (p. 57). « La limite physique à la hauteur des arbres est en réalité d'ordre mécanique. Elle tient à la capacité du tronc à supporter la masse totale de l'arbre » (p. 62). L'auteur signale que le plus grand arbre jamais mesuré est un eucalyptus qui atteignait 132, 6 mètres.

3. *Ibid.*, p. 57.

Canguilhem, si un vivant est un « être né mortel », clairement individué, et dont « l'histoire est comprise entre la vie et la mort¹ », alors les plantes ne sont pas des êtres vivants. Elles ne sont pas douées du mouvement spontané et libre qui fait du lieu occupé un lieu contingent ; celui qui leur échoit est leur nécessité. Elles se développent, grandissent et forçissent, se propagent, changent de forme, mais elles ne *se* meuvent pas. Cette situation n'est pas un détail formel. La vie fixée ne fait qu'un avec son mode d'être. C'est à cette vérité phénoménologique que nous voulons donner la parole pour tenter de caractériser la vie végétale.

Une parole qui vient à point nommé puisque certains livres ont instillé dans l'opinion la croyance selon laquelle les plantes vivent, souffrent et meurent comme les humains ou les animaux. Cette croyance, que l'on pourrait qualifier de néo-animiste et qui est par ailleurs explorée comme telle par le courant de l'anthropologie de la nature², est sans conséquence. Elle n'oblige pas. En effet, aucun de ceux qui se font les apôtres de cette croyance ne prône, ni d'ailleurs ne prend, la décision de s'abstenir de porter atteinte aux plantes. Leurs usages, innombrables³, sont notamment et impérieusement ali-

1. Georges Canguilhem, « VIE », *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1973, vol. 16, p. 806-812. Article republié dans Georges Canguilhem, *Œuvres complètes*, t. V, Paris, Vrin, 2018, p. 573-606, citations p. 573.

2. Eduardo Kohn écrit : « Si les pensées sont vivantes et si ce qui vit pense, alors peut-être le monde vivant est-il enchanté. [...] les forêts pensent. C'est vers de telles pensées que l'anthropologie au-delà de l'humain se tourne à présent. [...] L'animisme, l'enchantement de ces lieux autres qu'humains, est davantage qu'une croyance, une pratique incorporée [*an embodied practice*] ou un faire-valoir pour nos critiques des représentations mécanistiques occidentales de la nature, même si c'est aussi cela. » (*Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, traduit de l'anglais (E.U.) par Grégory Delaplace, préface de Philippe Descola, s. l., éditions Zones sensibles, 2017, p. 109.)

3. Voir : Jacques Barrau, « L'homme et le végétal », in Jean Poirier, *Histoire des mœurs*, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1990, p. 1279-1306 ;

mentaires. Une manducation réduite aux seuls animaux, s'étant eux-mêmes nourris d'une quantité considérable de végétaux, ne permettrait pas d'échapper à ce qui n'est de toute façon jamais envisagé par ceux qui voient dans les plantes des humains comme les autres¹. Rien, sinon son discours, ne distingue donc le défenseur des plantes.

Cette curieuse générosité épistémologique banalise en tout cas l'idée que puisque tout souffre, dont ces grandes oubliées que sont les plantes, alors tout est permis. S'il est la nécessité même, le modèle de la prédation peut être tenu pour celui qui vaut moralement en toutes circonstances. Sans anticiper sur les développements que requiert son analyse, illustrons dès maintenant cette pernicieuse affirmation. Peter Wohlleben, l'auteur de *La Vie secrète des arbres*, affirme que « la plantule du chêne engloutie par un cerf souffre et meurt, comme souffre et meurt le sanglier égorgé par un loup² ». De même Dominique Lestel, l'auteur d'*Apologie du carnivore*, qui dévoile plus clairement sa cible, déclare-t-il : « Le végétarien considère que manger des végétaux ne conduit ni à tuer ni à faire souffrir. Le végétal est pourtant un être vivant qui meurt [...] Pourquoi serait-il plus éthique de faire souffrir une carotte qu'un lièvre³ ? » Quant à Emanuele Coccia, auteur de *La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*⁴, il estime que l'être humain ne peut vivre sans « arracher [la] chair » d'autres êtres vivants et que, « pour le dire négativement : notre vie est toujours un sacrifice d'autres

Francis Hallé et Pierre Lieutaghi (sous la direction de), *Aux origines des plantes. Des plantes et des hommes*, Paris, Fayard, 2008.

1. Voir dans notre première partie : « L'anthropomorphisation des plantes. Regard sur un symptôme ».

2. Peter Wohlleben, *La Vie secrète des arbres* traduit de l'allemand par Corinne Tresca, Paris, Les Arènes, 2017, p. 64.

3. Dominique Lestel, *Apologie du carnivore*, Paris, Fayard, 2011, p. 47.

4. Emanuele Coccia, *La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*, Paris, Bibliothèque Rivages, 2016.

êtres vivants, animaux ou végétaux », mais que « pour le dire positivement : notre vie est la chance de réincarnation donnée à des poulets et à des salades¹ »... Ces vues ont un tel succès qu'il n'est plus guère possible d'évoquer la souffrance animale sans s'entendre demander ou rétorquer : « Et les plantes ? » N'est-il pas troublant qu'à la souffrance d'individus de chair et de sang soit immédiatement associée, en l'absence de tout fondement aussi bien intuitif, philosophique que scientifique, la « souffrance des plantes » ? Alors que les comportements animaux, où affleure une vie psychique², nous sont depuis longtemps familiers, tout se passe comme si, subitement, nous ne reconnaissons, n'identifions et ne discriminions plus rien.

Cet état des choses est d'autant plus surprenant que, dans un passé récent, il était de bon ton de se moquer des végétariens, sourds au « cri de la carotte ». L'absurdité de cette évocation, qui ne renvoie précisément à aucune réalité, visait à faire comprendre au végétarien que le cri des animaux, dont il fait grand cas, est le fruit de son imagination malade. Il est la proie d'une illusion semblable à celle du cri d'une carotte. Partant, l'abstention de chair animale est aussi insensée que le serait celle de végétaux. De manière somme toute cartésienne, le cri animal n'est que le crissement d'un rouage contrarié : il équivaut au silence d'un végétal séparé de sa branche ou déraciné. L'égalisation des formes de vie animales et végétales fonctionne souvent à fronts renversés. Soit la vie végétale est identifiée à la vie animale ; elle est alors ontologiquement promue par l'attribution des traits d'une

1. Emanuele Coccia, cité par Catherine Vincent, « L'antispécisme va-t-il trop loin ? », *Le Monde*, samedi 30 mars 2018, p. 29.

2. Voir : Maurice Merleau-Ponty, *La Structure du comportement*, Paris, PUF, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1977, et Edmund Husserl, *Les Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie*, traduit de l'allemand par Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas, Paris, Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 1969 (Cinquième méditation).

vie individuée et subjective, ceux d'un *ego* psychique. Soit la vie animale est identifiée à la vie végétale ; il s'agit alors clairement d'une dégradation, la plante occupant ici le niveau le plus bas dans l'échelle du vivant.

Le règne de l'indistinction, que d'aucuns déplorent sur le plan anthropozoologique¹, franchit avec les plantes aimantes et souffrantes une limite que rien n'autorise à franchir. Précisément, les plantes ne souffrent pas. La souffrance est une expérience vécue par un corps propre. Et elles ne meurent qu'en un sens très relatif. Théophraste, déjà, remarque qu'un « olivier qui avait été un jour complètement brûlé reprit vie tout entier, corps d'arbre et frondaison. Un autre, en Béotie, dont les rejets avaient été dévorés par les sauterelles, se reprit à les faire bourgeonner, alors que le reste de l'arbre fut, si l'on peut dire, tenu en échec² ». Or, mourir en un sens relatif n'est pas mourir, car la mort est la fin absolue et irréversible de tous les possibles. Un animal ou un humain est soit vivant soit mort. Le médecin peut s'interroger sur l'état d'un corps qui semble inerte, un comité d'éthique peut décider que la mort cérébrale donne le droit de prélever les organes d'un corps dont le cœur bat – ces interrogations ne changent rien au fait que, biologiquement, l'individu est ou bien encore vivant ou bien déjà mort.

À l'inverse, les graines, désormais sèches, antérieurement récoltées au cœur d'un fruit, revivent une fois remises en terre. Les grains de blé, par exemple, doivent mourir pour renaître. Certaines plantes poursuivent leur route de manière souterraine, offrant à l'observateur la surprise de nouvelles pousses. Les souches d'arbres abattus produisent des rejets

1. Voir Étienne Bimbenet, *Le Complexe des trois singes. Essai sur l'animalité humaine*, Paris, Seuil, « L'ordre philosophique », 2017.

2. Théophraste, *Recherches sur les plantes*, t. I, texte établi et traduit du grec par Suzanne Amigues, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des universités de France », 1988, livre II, 3, 2, p. 51. Ou encore : « Quand l'arbre a été abattu, au bout de trois ans, il a déjà repoussé » (t. 2, *ibid.*, 1989, livre IV, 2, 8, p. 66).

ou se recouvrent d'une couche de tissus vivants. L'arbre peut envelopper en son sein des corps étrangers ou d'autres arbres. Théophraste observe encore que « souvent en effet une partie de l'arbre a été englobée par l'autre qui a fait corps avec elle. En outre, si on fait une entaille à un arbre et qu'on y introduise une pierre ou quelque autre chose de ce genre, l'objet disparaît, enveloppé par les tissus périphériques¹ ». Comme s'il était indifférent à sa réification, l'arbre persiste à vivre alors qu'il est transformé en chose. « C'est ainsi qu'on a déjà vu un gond de porte bourgeonner, et de même une rame posée dans de la boue à l'intérieur d'une coupelle de terre cuite². » La vie végétale persiste dans des conditions minimales, tend à occuper tout l'espace, n'en a jamais fini de vivre sans souci des circonstances qui concourent à sa poussée. Ne voit-on pas de frêles herbes émerger de surfaces bitumées ? La vie végétale serait la vie à l'état pur, la façon en un sens la plus authentique d'être là, simplement et définitivement là, épousant son lieu.

La description des plantes se heurte à un problème de vocabulaire, et nul n'échappe à cette difficulté. Nous employons celui qui a été forgé pour les formes de la vie du règne animal, parce que ce règne est le nôtre, qu'il est donc le seul qui nous soit accessible, quoique toujours dans un halo d'incompréhension comme nous est plus ou moins donnée toute altérité. S'agissant des altérités psychophysiques

1. *Ibid.*, livre V, 2, 3, p. 8.

2. *Ibid.*, livre V, 9, 8, p. 28. Francis Hallé s'arrête sur ce phénomène, en citant un extrait de *Feuilles de route « Serra Do Mar, Brésil »* de Blaise Cendrars, qui évoque une ex-ligne de poteaux de bois dont des branches s'étaient mises à pousser au bout de trois mois. On les arracha alors pour les planter la tête en bas et les racines en l'air. « Au bout de trois mois il leur repoussait de nouvelles branches, ils reprenaient racine et recommençaient à vivre. » (*Plaidoyer pour l'arbre, op. cit.*, encadré, p. 124.)

individualisées, nous n'en sommes pas absolument réduits au point de vue externe et purement descriptif. Certes, certaines formes de vie animale nous sont grandement étrangères, comme celles des animaux aquatiques qui ne peuvent vivre que dans un milieu dans lequel nous étouffons, et réciproquement. D'autres nous sont difficilement compréhensibles comme celles des insectes et des araignées, par exemple. Mais concernant les végétaux, la difficulté est plus que doublée. Bref, comment parler de ce que Francis Hallé qualifie d'« altérité radicale » ? « Notre langage même n'est pas adapté à la plante, elle ne *sait* pas, elle n'*utilise* rien, elle n'a ni *besoins*, ni *projets*, ni *buts*. Nous parlons un langage d'animaux qui se prête mal à la relation d'une vérité végétale¹. » Pour l'auteur de *l'Éloge de la plante* et du *Plaidoyer pour l'arbre*, les végétaux n'ont pas besoin de ressembler à des êtres humains pour faire l'objet de notre admiration. L'anthropomorphisme doit être rejeté « car il empêche l'étonnement devant l'énigme de l'arbre et interdit donc d'en jamais percer les secrets² ». L'originalité de la vie végétale n'invite justement pas à classer les plantes du côté de la vie de conscience, et donc de la liberté comportementale.

Du reste, nombre de biologistes de la vie végétale récusent le concept de comportement à propos d'une vie fixée, qui réagit cependant finement à divers types de modifications de son environnement, tout comme ils récusent celui d'intelligence qui requiert l'appréciation de la pensée. « L'intelligence est la capacité à ajuster son comportement au cours de la vie », écrit Jacques Tassin, elle « suppose une aptitude à choisir, liée à une faculté d'apprentissage que n'autorise qu'une mémoire

1. Francis Hallé, *Éloge de la plante. Pour une nouvelle biologie*, Paris, Seuil, 1999, p. 324.

2. Francis Hallé, *Plaidoyer pour l'arbre*, *op. cit.*, p. 13.

véritablement intégrative qui, sachant se souvenir, sait affronter une situation nouvelle. Or rien n'en révèle la présence chez la plante, où l'on ne distingue au mieux que des traces plus ou moins persistantes. Non, la plante n'est assurément pas intelligente¹ ». Lorsque nous voulons dégager la compréhension de la plante du modèle de la vie animale, nous versons souvent au mieux dans l'analyse privative et usons des seuls concepts dont nous disposons. La plante est alors définie en creux, par ce dont elle ne serait que l'ombre au regard de la vie animale ou humaine. Ce travail de différenciation entre la vie végétale et la vie animale est nécessaire. Il ne constitue cependant qu'une partie du chemin à parcourir, car une définition seulement négative ne dit rien de la chose elle-même. Au moins permet-il de clarifier les conditions de possibilité d'une authentique pensée de la vie végétale.

Les chercheurs ne sont pas condamnés à l'alternative entre un répertoire anthropomorphique, d'une part, et la langue morte préconisée par les behavioristes, de l'autre. Il n'y a aucune raison de proscrire les métaphores et les images pour appréhender ce dont, aussi loin qu'aïlle la mise au jour des mécanismes qui sont à l'origine des mouvements des plantes (tropismes), l'être nous échappe ; mais à condition de présenter ces métaphores et ces images comme telles. Nul ne peut se mettre à la place d'une plante. Cette opération empathique nécessite en effet, comme l'a montré Husserl, une communauté morphologique et comportementale minimale. Avoir des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des membres pour se déplacer, manifester un comportement, c'est-à-dire un enchaînement d'actions qui relèvent d'une intention délibérée qui peut donc à tout moment être réorienté, constituent le prérequis à la reconstruction empathico-analogique. L'éblouissement que procure la beauté des fleurs, le sentiment de magie que l'on peut ressentir

1. Jacques Tassin, *À quoi pensent les plantes ?*, Paris, Odile Jacob, 2016, p. 120.

devant ce qui sourd d'une graine, celui d'écrasement qu'impose la majesté des arbres trônant dans un temps et un espace qui ne sont pas ceux des mortels, invitent à mêler discours poétique et discours scientifique – une subtilité n'a rien à voir avec l'option racoleuse de l'anthropomorphisme. Ce qu'il importe de faire, c'est en tout cas de clarifier les niveaux de discours.

Ces quelques remarques liminaires font apparaître trois questions connexes. La première est épistémologique. Quels concepts scientifiques mobiliser et quelle langue utiliser ? Y a-t-il un modèle connu, à la frontière de l'animal et du végétal, offrant quelque accès à la connaissance de ce dernier ? Si l'analogie maintient, jusqu'à un certain point, la distinction entre la vie végétale et la vie animale, l'homologie s'y perd, sans parler de l'anthropomorphisation des plantes. La description analytique des phénomènes chimiques, physiques et biologiques épuise-t-elle l'étonnement que suscite la vie des plantes ? N'y a-t-il pas lieu de redonner place à une science des formes, une morphologie, dont les informations livrées diffèrent de celles produites par l'approche analytique¹ ? Parce que la plante se livre tout entière par « sa simple forme² », elle permet une lecture aisée de son être, et Schopenhauer évoque la « naïveté » avec laquelle chaque plante manifeste « tout son caractère, tout son être, tout son vouloir » (par exemple, son origine géographique et climatique, mais aussi la « volonté particulière de son espèce »), alors que les animaux ne se laissent connaître qu'au prix d'une observation de leurs actions et de leurs mœurs, et que l'homme, auquel la raison offre une haute capacité de

1. Francis Hallé, *Éloge de la plante*, *op. cit.*, fait part de sa conviction que « la connaissance de la forme donne plus d'informations essentielles que l'investigation analytique dans un domaine quantifiable » et qu'une « science des formes n'est pas désuète » (p. 40).

2. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, traduit de l'allemand par André Burdeau, Paris, PUF, 13^e édition, 1992, p. 206.

dissimulation, peut garder en lui son secret¹. Voilà pourquoi « les physionomies des plantes sont si intéressantes »². Une science des formes : n'était-ce pas le projet de Goethe, qui soulignait qu'une telle science « doit contenir l'enseignement de la forme, de la formation et de la transformation des corps organiques³ » ? Car si l'on peut décomposer le vivant en ses éléments, ce démemberment conceptuel ne saurait « le reconstituer et lui rendre la vie⁴ ». La forme (*Gestalt*) a le défaut de s'abstraire « de ce qui est mouvement », alors qu'il n'existe « aucune constance dans le monde organique » ; aussi vaut-il mieux parler de formation (*Bildung*), c'est-à-dire de ce qui est formé (*Gebildete*) et aussitôt transformé⁵. Si elle est « analyse des matières informées », la connaissance n'atteint pas le plan de « l'originalité des formes⁶ » ; en d'autres termes, la connaissance analytique ne peut saisir le sens d'une totalité, qui s'affirme comme telle en se confrontant à son milieu. Les formes vivantes, comme autant de totalités, « peuvent être saisies dans une vision, jamais dans une division⁷ ».

La deuxième question est ontologique. S'interroger sur les conditions de possibilité de la connaissance des plantes, s'aventurer au-delà d'une description savante de leurs fonctionnements, ouvre la voie à la réflexion philosophique sur

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Johann Wolfgang von Goethe, « Préliminaires et prolongements » [s. d.], in *La Métamorphose des plantes*, introduction, commentaires, notes par Rudolf Steiner (1884), traduit de l'allemand par Henriette Bideau, Paris, Triades, 1975, p. 216.

4. Johann Wolfgang von Goethe, « Objet et méthode de la morphologie », in *ibid.*, p. 71.

5. *Ibid.*, p. 72.

6. Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, 2^e édition revue et augmentée, Paris, Vrin, 1998, p. 11.

7. *Ibid.*

Table

<i>Introduction.</i>	11
--------------------------------	----

Épistémologie

Décrire, nommer, classer. Le portrait de la vie	27
La physiologie végétale. L'architecture de la vie.	37
La bipolarité du monde organique. La grammaire de la vie . . .	45
L'homologie entre le végétal et l'animal. Le cas de la sensibilité.	53
L'apparence, la réalité et le « comme si ». Le problème de la signification.	59
L'anthropomorphisation des plantes. Regard sur un symptôme	67
L'altérité radicale des plantes. Le phytocentrisme est-il possible ?	75

Ontologie

L'essence de la vie végétale. La vie n'est pas le vivre	87
Les plantes ont-elles un monde vécu environnant ?	95
Les plantes sont-elles des individus ? Individualité et ipséité . . .	105
Le mouvement spatialisant. Centralité et liberté.	117
Temps vécu et vie psychique. La question de la conscience.	121

La beauté des plantes.	
Une apparence inadressée	129

Morale et droit

La leçon de la répugnance	137
Les éthiques environnementales et leur traduction juridique.	145
L'aveugle et coupable générosité du biocentrisme	155
L'appel au « verdissement de la conscience »	165
La souffrance des plantes, nouveau contre-feu à la cause des animaux	171
<i>Conclusion</i>	179
<i>Ouvrages cités</i>	189